

saint Grégoire le Grand et à saint Augustin de Canterbury qu'à Henri VIII, à Elisabeth, à Cranmer.

Dans quelques églises de plus en plus nombreuses que fréquentent les anglicans de cette école, dans celle du *High Church*, l'aspect est celui d'une église catholique. L'autel, en pierre ou en marbre, est surmonté d'une croix, parfois même d'un crucifix, orné de cierges et de fleurs ; par derrière des retables d'art représentant le crucifiement, la sainte Vierge entourée de saints.

A Saint-Paul, le grand monument du protestantisme anglais à Londres, un visiteur remarquait récemment "sur le maître-autel un crucifix, une statue de la sainte Vierge et des cierges". A Noël (1898 et 1899), on a chanté la messe de minuit à Saint-Alban's dans Holborne, et il y avait une crèche semblable aux nôtres.

Dans les bas côtés de certaines églises anglicanes, d'autres autels sont dédiés au Sacré-Cœur de Jésus, à Marie, à saint Joseph ; le long des murs, les stations du chemin de la croix. Des lampes brûlent à l'entrée du sanctuaire ou devant de saintes images comme celle de la Sainte-Face. Des emplacements sont préparés pour les confessions ; à l'entrée, on aperçoit parfois un bénitier. La messe, dont le nom ne fait plus peur, est célébrée tous les jours, quelquefois même plusieurs fois par jour, tantôt avec les cérémonies de la messe basse, tantôt avec celles de la messe chantée avec diacre, sous-diacre, acolytes, encensements. Pour l'ordre des prières liturgiques, le vêtement sacerdotal, le cérémonial, les gestes et positions du célébrant, on est presque complètement revenu à la messe romaine, sauf que les prières sont prononcées en anglais, encore prétend-on que certains ritualistes plus ardents commencent à se servir du latin. Plusieurs empruntent même au catholicisme la bénédiction du Saint-Sacrement, l'aspersion, la récitation publique des litanies, du chapelet (1).

---

(1) Dans ces derniers temps, le culte des images, l'usage des cierges et des ornements, la pratique de la communion fréquente et souvent aussi de la confession, se rencontraient dans plus de deux mille églises anglicanes. Deux événements sont venus, depuis quelques mois, contrarier ce mouvement : le premier é fut la mort de Gladstone ; le second, l'apparition d'une sorte de libraire révolutionnaire nommé Kensit.

Gladstone, ami de Newman, de Manning et de tous les romanisants de marque, avait toujours empêché que les libéraux fissent de cette question religieuse une question politique de facile exploitation. Mais à peine avait-il disparu, que ses amis s'empressèrent de recourir à cette manœuvre. Leur intérêt le leur commandait : la masse électorale sur laquelle ils s'appuient se compose en majeure partie, non seulement de protestants suivant l'ancienne formule, mais même de dissidents de toute sorte. Les doctrines ritualistes ayant au contraire la faveur des tories et de l'aristocratie, il était trop naturel de jeter la défiance sur les opinions politiques de ce parti, en agitant le peuple contre ses opinions religieuses. En quelques mois, le pays a été porté à un degré sans pareil d'excitation par le bruyant et ridicule per-